
Just married

Jérôme Dumont

ISBN : 979-10-227-9889-1

Dépôt légal – Février 2020

© Jérôme Dumont – 2017

Tous droits réservés

1.

Rien n'était trop beau pour Alice. Un coup de foudre aussi intense que réciproque avait précipité Thomas dans une nouvelle dimension : le mariage. En quelques semaines, sa vie avait pris une trajectoire qu'il n'avait pas eu le temps de planifier. Alice avait mis du piment dans son existence, le grain de folie qu'il ne s'était jamais autorisé, trop occupé qu'il était à bâtir sa nouvelle vie. Elle avait débarqué comme ça, sans crier gare. Dès leur premier échange, il avait su que pour cette fille-là, il serait capable de faire n'importe quoi. Il n'aurait jamais osé l'aborder et savait que si celle-ci n'avait pas fait le premier pas, elle ne serait jamais restée qu'un fantôme, une fille « *trop bien pour lui* » de plus, comme il en avait croisé des dizaines, dont la plupart ne daignaient même pas poser leurs yeux sur lui. Non pas qu'il fut d'un physique ingrat ou repoussant : Thomas était plutôt pas mal, même si sa taille et sa corpulence désespérément moyennes ne le distinguaient en rien des autres. Il était surtout, pour toutes ces femmes qu'il croisait, totalement transparent. Travailler dans une boulangerie des beaux quartiers parisiens avait ce don de vous rendre invisible des clients qui ne voyaient en lui qu'un fournisseur d'une denrée quotidienne indispensable. Il n'était en outre « exposé au public », comme il se plaisait à dire, qu'en début de matinée : il s'occupait de la caisse avant l'arrivée de la femme du patron durant une heure et demie, après en avoir terminé au sous-sol où il prenait ses quartiers à quatre heures du matin. Après quoi, il se dévouait, de toutes ses forces, à sa future vie, celle qu'il

s'était choisie et à laquelle il avait consacré tant d'efforts. Une réorientation drastique qu'il touchait enfin du doigt. Il s'était promis de mettre de côté tous ses questionnements et avait décidé que rien ne viendrait gâcher le voyage de noces qu'ils venaient d'entamer.

Alice avait eu son idée sur la gestion : un *road-trip* au Québec, au début de l'automne, afin de profiter de la magie de l'été indien et des couleurs incomparables de ses vastes forêts. Il n'avait rien trouvé à redire, bien au contraire : la perspective de découvrir ces paysages qui faisaient briller les yeux d'Alice avait commencé à l'y transporter dès qu'ils avaient imaginé ce voyage. Tout s'était passé très vite et ils étaient à présent dans cet hôtel du Vieux Québec, où ils avaient juste pris le temps de poser leurs valises avant de profiter de leur nuit de noces. Ce n'était évidemment pas leurs premières étreintes, mais elles avaient cependant eu un goût unique et indéfinissable. À défaut de s'être unis devant Dieu, le passage devant monsieur le maire, ou plutôt l'un de ses adjoints, le matin de leur départ, avait ajouté à leurs ébats un lien supplémentaire, une proximité inconnue jusqu'alors.

Ce fut dans cet état d'esprit que Thomas se réveilla, peu après l'aube, quelque peu désorienté par le décalage horaire. Le réveil de sa table de nuit indiquait six heures trente, auxquelles il fallait en rajouter six autres pour obtenir l'heure française, ce qui constituait pour lui une grasse matinée dont il entendait bien continuer à jouir de tout son être. Il eut néanmoins de la difficulté à émerger et mit quelques instants à réaliser qu'Alice n'était pas à ses côtés. Il tendit l'oreille en direction de la salle de bains, imaginant déjà tout le torride qu'un bain à deux pourrait revêtir. Aucun bruit n'en sortait, pas le moindre clapotis d'Alice dans l'eau chaude. Il se redressa d'un bond et se dirigea vers la salle d'eau. Vide. Elle était

totallement vide, à l'exception de la trousse de toilette de sa femme qu'elle avait sans doute sortie de leur valise après qu'il se fut endormi.

Un souffle d'inquiétude s'abattit sur Thomas, qu'il décida de chasser aussi vite qu'il était apparu. Elle aimait profiter des débuts de matinée et ne rechignait pas à aller courir ou tout simplement se balader avant de partir travailler. Alice avait dû se réveiller avant lui et lui réserver une surprise. Il se souvint que leur hôtel ne servait pas de petit-déjeuner dans les chambres : peut-être avait-elle voulu pallier ce manque par ses propres moyens. Sans doute était-elle partie en quête de croissants ou n'importe quoi d'autre. D'autant plus qu'à la différence de Thomas, elle connaissait Québec pour y avoir séjourné auparavant.

Il ne lui restait plus qu'à demeurer patient et, à défaut de bain coquin, il décida de se doucher en l'attendant.

Un quart d'heure plus tard, il contemplait la vue de la chambre, enveloppé dans un peignoir de l'hôtel. En fait de panorama, il ne voyait pas grand-chose d'autre qu'une grande étendue de toits disparates, dont certains, métalliques, étaient verdis à force d'intempéries. Il distinguait, au loin, ce qui ressemblait à une zone industrielle composée de silos et de cheminées fumantes, qui détonnait dans le décor. Lorsqu'il porta son regard au pied de l'hôtel, il fouilla dans ses souvenirs de la veille, mais ne trouva aucun trait commun avec l'image qu'il s'en était faite à leur arrivée. Il ne s'en étonna pas, tant une ville inconnue pouvait sembler différente à la lumière du jour. Thomas jeta à nouveau un coup d'œil au réveil qui indiquait à présent sept heures vingt. Près d'une heure s'était écoulée et toujours aucune trace d'Alice. Il maugréa face à ce contretemps qui le privait de sa femme. « *Sa femme* »... Il s'amusa de cette expression, toute nouvelle dans son vocabulaire. « *Alice Rigaud est à*

présent ma femme. » Alice Rigaud, épouse Viguier, se dit-il, fier de son nouveau statut d'homme marié. Même pas une heure d'absence et elle lui manquait déjà. Il y vit une preuve supplémentaire de son amour pour elle, convaincu que ce sentiment durerait toujours et que, même s'il n'avait jamais été très croyant et n'avait pas célébré son mariage devant un prêtre, cette union serait indissoluble. Une rassurante permanence, un ancrage auquel se raccrocher, quoi qu'il arrive. Une équipe qui s'agrandirait le moment venu et, peut-être, l'éclosion d'une vraie famille, unie, si différente de la sienne, lui qui n'avait jamais eu que sa mère. Une occasion unique d'être le père qu'il n'avait jamais eu et, pour Alice le mari qu'il voulait parfait. Il croisa les bras, posant ses mains sous ses aisselles, satisfait et impatient de dérouler le fil de cette vie commune, pleine de promesses. Les voitures commençaient à s'accumuler dans la rue : sans doute l'heure de pointe qui commençait. Après tout, nous étions un jeudi et tout le monde n'était pas en vacances. Il chercha du regard le minibar, afin d'étancher sa soif. Son regard s'arrêta ensuite sur le sac à main d'Alice. Il s'en approcha, circonspect. Depuis qu'il la connaissait, il ne l'avait jamais vue sortir sans et voulut se convaincre qu'il s'agissait là d'une spécificité qu'elle réservait aux vacances. Il se rassura jusqu'à ce que ses yeux se posent sur le téléphone portable qu'elle ne quittait jamais. Son angoisse monta soudain d'un cran. Quelque chose ne tournait pas rond, il en était certain. L'absence d'Alice était tout sauf normale.

2.

À présent que cette idée tournait dans sa tête, elle ne faisait que s'amplifier. Thomas ne pouvait plus supporter de demeurer ainsi, dans cette chambre d'hôtel, à attendre un retour dont les probabilités s'éloignaient un peu plus à chaque seconde. Les employés de la réception pourraient sûrement lui en dire plus. Il enfila les premiers vêtements qui lui tombèrent sous la main et dévala les grands escaliers à proximité, négligeant l'ascenseur tant la perspective d'attendre ne serait-ce que quelques instants lui était insupportable. Il se rendit compte que sa hâte n'avait servi à rien : la seule et unique réceptionniste semblait engluée dans de longues discussions avec un couple de retraités s'exprimant en anglais. Thomas ne tenait pas en place et dut déployer des trésors de patience en attendant son tour. Il hésita à s'incruster au guichet, compte tenu de l'urgence. Mais quelle urgence, au fond ? Pour le moment, elle n'était fondée sur aucun élément concret, aucun début de raison valable de s'inquiéter. Après plusieurs « j'y vais, j'y vais pas », dans un ultime rappel à l'ordre, il décida de conserver une contenance et de patienter. Ce contretemps lui donna en tout cas l'occasion de s'imprégner de la pièce qui lui sembla beaucoup moins belle que la veille au soir, à leur arrivée. Il se fit la réflexion qu'il suffirait qu'Alice passe la porte de l'hôtel pour que tout redevienne normal et qu'il trouve à ces appliques de bois foncé un certain charme, inexistant pour le moment. Il pensait surtout à l'immense soulagement que sa réapparition provoquerait. Elle balaierait aussi vite qu'elle avait surgi, l'angoisse inexplicable mais pourtant si prégnante qui l'étreignait. Il

se ferait l'effet d'un idiot et s'en féliciterait. Pour l'heure, son regard allait et venait du comptoir de la réception à la porte d'entrée, guettant chaque mouvement, en vain.

La réceptionniste en avait enfin terminé et lui fit signe d'approcher, le gratifiant au passage d'un sourire qui semblait sincère. Thomas entreprit de résumer la situation, déployant une bonne partie de son énergie à ne pas se montrer alarmiste. Il termina sa présentation ainsi :

— Lorsque je me suis réveillé ce matin, ma femme n'était pas là. Ça fait maintenant plus de deux heures que je suis sans nouvelles. Elle n'a emporté ni son sac ni son téléphone, ce qui est très inhabituel. Est-ce que vous l'auriez vue ?

Plutôt que de se lancer dans une longue description, il sortit son téléphone : Alice y figurait en fond d'écran.

La jeune femme examina avec attention le cliché et détailla cette brune dont les yeux verts ressortaient au milieu d'une épaisse chevelure frisottante. Il précisa :

— Ses cheveux sont lisses en ce moment. Elle change fréquemment de coiffure.

Après une moue compréhensive et un sourire fugace, la réceptionniste confirma les craintes de Thomas :

— Je suis navrée, mais ça ne me dit rien. Je n'ai pris mon service qu'il y a une heure et j'ai été très occupée par un groupe qui est arrivé presque immédiatement après. Pour être tout à fait franche, elle aurait très bien pu passer que je ne l'aurais pas remarquée.

— Est-ce que la personne qui était là avant vous est encore ici ? On ne sait jamais...

— Non, Louis ne traîne jamais une fois son service fini. Il rentre se coucher directement. Mais il sera là à quatre heures, si jamais...

Quatre heures... dans un peu plus de huit heures : une éternité.

Face à sa mine déconfite, la jeune femme tenta de se montrer rassurante :

— Elle est peut-être allée se promener dans le Vieux Québec et n'aura pas vu le temps passer...

Par réflexe, Thomas se fit vindicatif :

— Vous feriez ça, vous, le premier jour de votre voyage de noces ?

Cette fois-ci, la réceptionniste s'abstint de commenter et se borna à hausser les épaules, tout en le fixant silencieusement. Il était évident qu'elle n'avait rien à répondre à cette question et devait appliquer une quelconque consigne de ne jamais prendre l'initiative de terminer une conversation avec un client ou quelque chose dans ce genre. Thomas tourna les talons en soupirant et décida à contrecœur de retourner dans sa chambre. Il ne se ravisa qu'au milieu du hall et fondit vers le comptoir avant que quiconque n'accapare à nouveau la réceptionniste :

— Des enregistrements vidéos, vous devez bien avoir ça, non ? Est-ce qu'il y a moyen de les voir ?

La réceptionniste hochait négativement la tête :

— Hélas. Ils sont en train de mettre à jour le système et tout aurait dû être fonctionnel depuis une semaine mais il y a un problème de serveur, à ce que j'en ai compris...

Thomas eut du mal à en croire ses oreilles :

— Êtes-vous en train de me dire que l'hôtel *au complet* est dépourvu de vidéosurveillance ?

Contrite, la jeune femme chuchota un « *oui* » timide, avant de préciser, d'une voix plus assurée :

— Le problème devrait être réglé cette semaine et la vidéo surveillance n'est requise par aucun règlement, vous savez...

*

Sitôt la porte de sa chambre refermée, Thomas sentit monter en lui une colère à la hauteur de sa frustration et de son angoisse. Il n'avait pas la moindre idée de quoi faire mais, plus encore, ce qui le mettait hors de lui, c'était son incompréhension totale face à cette situation inédite, sans parler de sa discussion avec la godiche de réceptionniste qui lui laissait une frustrante impression d'inachevé... Rarement il s'était autant senti en décalage dans une conversation : lui qui s'inquiétait de plus en plus, elle, placide et débitant ses réponses tout droit sorties d'un manuel du parfait employé. Thomas aurait aussi bien pu lui indiquer avoir égaré un trousseau de clés, sa réaction aurait été identique !

Loin de le rassurer, ce décalage de réaction n'avait fait qu'amplifier son angoisse.

Il s'était imaginé bien des scénarios pour son voyage de noces, tous plus inoubliables les uns que les autres, mais il fallait bien avouer que celui en train de se jouer était tout à fait inédit.

L'inquiétude commençait à cohabiter avec le ressentiment : il se fit la réflexion que si sa femme réapparaissait subitement, elle s'exposerait à leur première scène de ménage ! Il lui suffit cependant d'un regard au fond d'écran de son téléphone pour balayer tout sentiment belliqueux. En vérité, c'était l'inquiétude qui dominait. Elle avait quitté la chambre de son plein gré et n'était pas reparue depuis plus de deux heures. Sans un mot, sans laisser la moindre indication sur les raisons de son absence. Elle l'avait laissé seul dans ce pays étranger, au premier matin de leur voyage de noces. Thomas imagine mille choses en un instant : du banal accident de la route à un enlèvement en pleine rue. Les pensées se connectent bien souvent à l'insu de toute volonté, de la moindre réflexion logique. Une tendance se dessinait cependant : il n'envisageait que le pire et la voyait déjà

séquestrée, battue, violée... Sans aucun indice concret, tous ces scénarios défilaient. Des pensées atroces qui ne voulaient pourtant pas le quitter et s'accrochaient comme des diables à son esprit. Il fit les cent pas dans la chambre d'hôtel, tentant de rassembler ce qui lui restait de logique. « *Avant de paniquer et de crier au trafic d'être humain, réfléchis !* », se lança-t-il comme un défi. L'intention était louable, mais que faire ?

Son regard se fixa sur le portable d'Alice, qui lui apparaissait soudain comme un vulgaire bout de plastique auquel on aurait retiré tout ce qui le rendait unique, en faisant sa spécificité : sa propriétaire. Il le prit en main et, sans réfléchir, le déverrouilla. Bien qu'elle ne lui ait jamais confié le sésame de son appareil, Alice n'avait jamais fait mystère de son code qu'elle tapait toujours ostensiblement : 2580852. Un aller-retour de bas en haut sur les touches centrales du pavé numérique digital. Ce ne fut qu'une fois l'écran d'accueil apparu qu'il réfléchit à ce qu'il était en train de faire. Il pénétrait dans la vie privée d'Alice et se faisait l'effet d'un cambrioleur, voire d'un violeur de son intimité. Il en conçut, l'espace d'un très bref instant, une culpabilité dont il décida qu'il vivrait plus facilement avec que l'angoisse de l'incertitude. Il se lança dans l'exploration méthodique du contenu en commençant par les SMS et les emails. C'était là qu'il s'imaginait découvrir les informations les plus évidentes. Il n'en fut rien. Il ne trouva pas le moindre élément susceptible de l'éclairer sur une éventuelle escapade de sa femme. Il avait d'abord songé qu'elle lui préparait peut-être une surprise dont il trouverait quelque indice : une excursion, un tour en hélicoptère, n'importe quoi. Puis, à défaut d'éléments en ce sens, Thomas avait envisagé l'impensable : qu'elle soit partie rejoindre quelqu'un. Un homme qu'elle aurait rencontré durant son séjour dans la ville de Québec où

elle avait étudié durant un an et demi. Il s'en voulut d'imaginer cette hypothèse, lui qui n'avait jamais été d'un naturel jaloux... jusqu'à présent. Après tout, elle s'était éclipsée de leur chambre à l'aube, de son plein gré. Ce n'était pas la meilleure façon de masquer un comportement fautif... Thomas ne savait littéralement plus à quel saint se vouer, quoi penser. Il ne se reconnaissait plus depuis ce matin, face à cette situation pour laquelle il n'avait jamais été préparé. Il prit une profonde inspiration et plongea dans le carnet d'adresses d'Alice. Il devait bien y avoir plusieurs centaines de noms. Qu'allait-il faire ? Appeler chacun ? C'était irréaliste. Il tenta de réduire le champ d'investigation à des contacts de Québec, cela ferait un bon point de départ. Les résultats de recherche indiquèrent tout de même cinquante-trois noms. Il soupira, se demandant ce qu'il allait bien pouvoir raconter à ces inconnus... « *Bonjour, je suis le mari d'Alice. Vous n'avez pas vu ma femme, par hasard ?* » Ridicule. Mais s'il fallait en passer par là, qu'il en soit ainsi.

Il eut soudain une idée. À présent qu'il était dans l'intimité du téléphone d'Alice, il pourrait certainement déduire de son fil Facebook des informations plus précises sur les amitiés de sa femme, et commencerait par les noms qui sortiraient du lot.

Il réalisa à quel point il ne la connaissait que peu, comment ces dernières semaines s'étaient enchaînées en dépit de tout bon sens. Quatre mois. Ils se connaissaient depuis seize semaines et s'étaient mariés voici un peu plus de quarante-huit heures. Que de chemin parcouru depuis qu'elle lui avait proposé d'aller boire ce fameux café qui s'était étiré sur une demi-journée ! Il n'avait d'abord pas compris pourquoi elle l'avait invité et avait même soupçonné un sombre pari stupide fait avec ses copines ou quelque chose dans le genre mais, même

méfiant, s'était prêté au jeu. Lorsqu'il avait mentionné son parcours atypique, le fait qu'il était en train de terminer des études de droit, après ce qu'il qualifiait lui-même « *d'erreur d'aiguillage* » qui le prédestinait à une vie de boulanger, elle s'était montrée admirative et avait voulu tout savoir. En premier lieu, les raisons qui avaient poussé Thomas à se réorienter, puis les embûches auxquelles il avait fait face. Obtenir son bac en candidat libre, l'entrée en fac, la façon dont il parvenait à étudier tout en travaillant à temps plein. Il l'avait impressionnée, c'était le mot qu'elle répéta sans cesse ce jour-là. Ils s'étaient revus puis, très vite, ne s'étaient plus quittés. Le tempo avait été parfait puisque Thomas venait de terminer sa dernière session d'examen et n'avait plus à présent « *qu'à* » préparer son examen d'entrée au centre de formation des avocats, qui devait marquer de façon concrète sa réorientation professionnelle. Dix années de sacrifices, c'était le temps qu'il lui avait fallu pour en arriver là, à un rythme qu'il aurait souhaité plus rapide, mais que les vicissitudes de sa vie avaient commandé.

En définitive, Thomas ne savait que peu de choses sur Alice. Beaucoup moins qu'elle n'en savait sur lui. À une exception notable. Ses « *charmants* » parents. Son père, surtout. Jean-Paul Rigaud, avec qui le courant n'était absolument pas passé. Quant à sa mère, Mathilde, elle était tout simplement transparente, effacée, résignée. Ce fameux dimanche d'août, il n'était pas près de l'oublier. La rencontre avait commencé par un regard circonspect et un « *Alors, c'est vous...* » qui l'avait immédiatement mis dans l'ambiance. Il s'était senti jaugé, évalué, jugé avant même d'avoir passé le pas de la porte de la demeure familiale de Maisons-Alfort. Si le repas avait commencé dans cette froide vigilance, les choses s'étaient gâtées lorsque Thomas eut le malheur de mentionner son

parcours, et surtout la profession qu'il exerçait. Le paternel n'en avait conçu que mépris, et avait balayé du revers de la main le restant du parcours que Thomas se forgeait. Le père Rigaud l'avait jugé de façon définitive, sans possibilité du moindre recours. Quoi qu'il fasse, il ne serait jamais qu'un « *boulangier* » et si, par miracle, il parvenait à devenir avocat, toute sa vie il ne resterait qu'un « *ancien boulangier* », qui se serait transformé en voleur, puisque Rigaud n'avait guère plus d'estime pour les avocats que pour les boulangers. Thomas eut l'impression d'avoir été téléporté au XIX^e siècle tant le discours de ce chef de famille despotique semblait d'un autre âge. S'il n'y avait eu la vive réaction d'Alice, l'illusion du voyage dans le temps eut été parfaite. Elle s'était mise hors d'elle lorsque son père avait traité Thomas de « *futur voleur* » et avait envoyé son verre de vin rouge en travers de la pièce, pile entre ses parents. Ce geste, bien qu'extrêmement violent, avait été prémédité puisqu'Alice avait ainsi ciblé l'un des biens les plus précieux de son père : sa collection d'ouvrages de la Pléiade, dont le précieux voile de papier n'allait pas aimer le Bourgogne de papa... Ce coup d'éclat avait eu le mérite de mettre un point final au calvaire puisqu'Alice s'était levée sans dire un mot et avait entraîné Thomas dans son sillage. Elle n'avait ajouté que ces paroles, aussi brèves qu'incisives : « *C'est Bertrand qui a eu raison, de mettre deux océans entre lui et vous. Je n'en ferai pas autant mais le résultat sera le même. Regardez-moi bien, non : regardez-nous bien, parce que vous ne nous reverrez plus jamais. Tu n'es qu'un vieux con, papa. Quant à toi maman, tu es tellement éteinte que c'en est pathétique. Vous vieillirez seuls et à partir d'aujourd'hui, pour moi, vous n'existez plus.* »

Il l'avait raccompagnée chez elle, sans qu'ils échangent un seul mot. Une fois à son appartement, elle

lui dit, d'une voix décidée : « *Baise-moi !* » comme pour achever d'exorciser quelque démon, tourner définitivement la page d'une partie de sa vie. Cette étreinte-là avait été, à tous égards, mémorable.

À la lumière de l'absence d'Alice, ces souvenirs résonnaient à présent d'une tout autre façon chez Thomas, qui se surprit à une intense émotion. Toute cette passion vécue depuis leur rencontre, tous ces moments inoubliables ne pouvaient avoir été balayés d'un revers de la main par Alice. Elle n'avait pas pu disparaître, comme ça, pour rejoindre un autre homme. Surtout pas en plein voyage de noces !

Il y avait forcément un fil conducteur derrière tout ça et c'est avec cette certitude qu'il se mit à fouiller méthodiquement le compte Facebook d'Alice.

3.

Alice ne dissimulait aucun secret sur le réseau social. Une activité tout à fait passe-partout qui, surtout, ne révéla aucun message privé, avec qui que ce soit. De deux choses l'une : soit elle n'utilisait jamais cette fonctionnalité, soit elle avait pris soin d'effacer tous ses messages. Voilà qui n'arrangeait pas les affaires de Thomas, qui prit sur lui de ne pas s'appesantir sur cette dernière hypothèse. Au terme d'une fouille minutieuse dans son activité sur Facebook, il avait cependant réussi à retracer quatre connaissances québécoises d'Alice, avec lesquelles elle était demeurée en contact plus ou moins régulier. Trois filles et un garçon. Il nota leurs coordonnées et se promit de prendre contact avec elles dès qu'il aurait fait ce qui lui semblait la seule chose logique à faire : aller voir la police. La fin de matinée approchait à grands pas et le sentiment d'urgence qui s'amplifiait de plus en plus lui commandait cette nécessité. Il ressentait le besoin de confier son désarroi, partager ses angoisses avec quelqu'un susceptible de l'aider concrètement, un professionnel habitué à traiter ce genre de cas. Quelqu'un qui saurait l'aider.

Il s'engouffra dans un taxi stationné à côté de l'hôtel, précisant au chauffeur qu'il devait se rendre au poste de police le plus proche. L'homme tenta bien d'en apprendre plus, fit différentes approches en ce sens, mais Thomas n'était guère d'humeur bavarde. Il coupa court à toute velléité de conversation d'un ton poli mais sec, qui n'appela qu'un soupir du chauffeur en réponse.

Le taxi semblait descendre dans les entrailles de la ville, dont Thomas aperçut vite un point de repère

industriel se détachant du paysage : un vieux château d'eau blanc et rouge, sur lequel l'inscription « *Craven A* » figurait en lettres immenses. Ils passèrent ensuite à proximité de ce qui ressemblait à un stade, avant que le taxi ne tourne sous un pont et s'arrête devant un bâtiment aux allures de bunker aux briques jaune pâle délavées, situé fort opportunément rue de la Maréchaussée. Difficile de faire plus évident. Sans doute vexé par le côté peu amène de son client, le chauffeur ne proposa même pas de l'attendre et démarra dès que Thomas eut refermé la portière. Il était à présent seul sur ce trottoir, au milieu d'immenses voitures de police blanches et bleues et ressentit le pincement d'un vent frais s'abattre sur lui. D'ordinaire, il aurait pris le temps de s'imprégner de ce paysage exotique, qui ne ressemblait en rien aux rues de Paris qu'il connaissait si bien. Il pénétra sans tarder dans ce bâtiment et y fut accueilli par un policier en uniforme bleu marine auquel il précisa le motif de sa visite. Il mit cette fois-ci de côté l'autocensure dont il avait fait preuve avec la réceptionniste de l'hôtel et se montra tel qu'il était : mort d'inquiétude. Le fonctionnaire adopta un air de circonstance, grave et sérieux, avant d'inviter Thomas à patienter le temps qu'un enquêteur se libère.

Il s'était muni du téléphone et du portefeuille d'Alice, convaincu que la police en aurait l'usage afin de retrouver la trace de sa femme et les triturerait nerveusement, comme s'ils s'apprêtaient, à force de manipulations, à livrer quelque secret au sujet leur propriétaire. Conscient qu'outre l'angoisse, une intense nervosité le gagnait à présent, il se fit violence pour cesser de triturer ces objets. Jamais il n'aurait cru que son voyage de noces prendrait un tel virage. Il tenta de se changer les idées en observant le va-et-vient de ce hall, étonnamment calme. L'essentiel de l'activité provenait d'une porte qui donnait accès aux bureaux, d'où

surgissaient tantôt des policiers en uniforme, tantôt des civils, sans doute ces fameux enquêteurs. Aucun ne prêtait cependant la moindre attention à Thomas, seul occupant des fauteuils spartiates de la salle d'attente. Il jeta un œil à l'horloge et s'aperçut qu'il était à présent midi passé, ce qui expliquait sans doute ces mouvements. Tout lui semblait désespérément normal, lui donnant l'impression que le monde continuait de tourner, sans se soucier du drame qu'il était en train de vivre. Ce ne fut qu'un peu avant une interminable demi-heure qu'on s'intéressa enfin à lui : un homme d'une cinquantaine d'années, à la mine fatiguée et à l'allure pataude, prononça son nom et lui fit signe de le suivre. Après quelques détours derrière cette fameuse porte, il le pria de s'installer dans une pièce qui avait tout d'une salle d'interrogatoire : une table, deux chaises et aucune fenêtre.

— Monsieur Viguiet, c'est bien ça ? Moi, c'est Steve Asselin, enquêteur de permanence. Ainsi donc, votre conjointe a disparu ?

Thomas opina et se lança dans un récit chronologique des faits, qu'il débuta à leur arrivée à l'aéroport. Il détailla ensuite ses démarches et posa sur la table le téléphone portable et le portefeuille d'Alice, qui ne semblaient guère intéresser Asselin, lequel le fixait, imperturbable. Les paroles qu'il prononça ensuite lui firent l'effet d'une douche froide :

— Est-ce que vous vous êtes disputés ? Ça arrive, même aux jeunes couples...

— Enfin, monsieur Asselin, si tel avait été le cas, je vous l'aurais mentionné. J'aurais même commencé par là ! Croyez-moi, tout allait parfaitement bien lorsque je me suis endormi hier soir. Et quand bien même : elle n'aurait pas laissé son téléphone, son portefeuille ni toutes ses affaires si elle avait décidé de me quitter, non ?

L'enquêteur afficha un air dubitatif. Thomas eut la certitude que, loin de trouver l'oreille attentive, compatissante et réconfortante qu'il espérait, il faisait face à un fonctionnaire qui ne cherchait qu'une chose : se débarrasser de lui au plus tôt, éviter de remplir un rapport, bref, classer cette affaire dès que possible. Lorsqu'Asselin poursuivit, il sentit que la situation lui filait à l'évidence entre les doigts :

— Il n'y a pas grand-chose que nous puissions faire ; votre femme est majeure et n'est absente que depuis quelques heures... Personne ne l'a semble-t-il vu partir, et si j'en crois ce que vous m'indiquez, elle a déjà séjourné ici. Il est donc possible qu'elle ait été retrouvé... quelqu'un, non ?

Thomas commençait à perdre son sang-froid face à l'enquêteur :

— Puisque je vous dis qu'elle ne m'a parlé de rien à ce sujet. Nous devons rester en ville durant deux jours avant de partir en direction de la Gaspésie, puis du Nouveau-Brunswick, avant de visiter le Maine et de reprendre l'avion à Montréal. Je vous dis qu'elle a disparu, sans laisser de traces. On dit toujours qu'en cas de disparition, les premières heures sont cruciales ! Elle est peut-être déjà loin à l'heure qu'il est ! Il faut faire quelque chose !

— Alors, vous allez commencer par vous calmer, monsieur Viguier, d'accord ? J'ai trente ans de métier derrière la cravate, je connais ça, moi, ma job¹ !

Après cet éclat, Asselin poursuivit aussitôt d'un ton plus calme, que Thomas considéra presque infantilissant :

— On va reprendre du début. Est-ce que votre femme a des connaissances qui vivent à Québec ?

¹ Au Québec, job se décline au féminin, contrairement à la France où le terme est employé au masculin.

Thomas ne vit d'autre issue que de jouer le jeu, afin de s'adapter à cette embûche inattendue. Persister à s'opposer de front à ce flic revenu de tout mais jamais parti bien loin ne mènerait nulle part :

— Je n'en sais rien. Sans doute... J'ai relevé quatre noms dans son téléphone mais je n'en ai appelé aucun, je voulais d'abord venir vous voir.

— Êtes-vous en train de me dire que vous ne connaissez pas les amis de votre conjointe ?

Thomas n'en pouvait plus. Ce type semblait plus borné qu'un âne. Il inspira avant de répondre, conscient que ses mots seraient sujets à mille interprétations :

— C'est exactement ça. J'ai épousé Alice il y a quarante-huit heures et nous nous fréquentons depuis quatre mois. Je ne la connaissais pas à l'époque où elle vivait ici et elle ne m'a pas parlé de ses relations à Québec. Nous n'avions pas prévu de rendre visite à qui que ce soit. Nous étions en voyage de noces.

— Étions ?

Thomas comprit instantanément la portée de l'allusion de l'enquêteur. Il avait parlé au passé et celui-ci s'était engouffré dans son emploi des temps pour... le soupçonner ? Il en vint presque à regretter s'être ainsi précipité à la police : un comble !

Il rassembla ce qui lui restait de *self-control* avant de répondre :

— Jusqu'à ce matin, oui. En plus, depuis que ma femme a disparu, je ne sais plus quoi penser ni quoi faire. Je suis dans un pays qui m'est totalement inconnu. J'imagine qu'avec vos trente ans de métier, vous avez dû en voir des parents, conjoints, enfants de disparus, totalement perdus et proches de la panique, non ? C'est l'état dans lequel je me trouve et croyez-moi, je prends sur moi pour rester calme. Et pas qu'un peu. Alors oui, j'ai employé le passé, en référence à nos derniers

moments ensemble. Ne me dites tout de même pas que vous me soupçonnez d'être pour quelque chose dans la disparition de ma femme ?

Asselin fit preuve d'un regain d'intérêt :

— C'est le cas ?

Cette fois-ci, Thomas ne put réprimer un geste d'agacement, posant ses deux mains à plat sur la table et se redressant brusquement :

— Dites-moi que c'est une blague ! Je l'ai trucidée et planquée sous le lit ? Balancée dans la corbeille à linge, hein, c'est ça ? Je me réveille sans aucune trace de ma femme, dans un *hôtel*, rempli de témoins et vous me soupçonnez ? Non mais je rêve ! J'ai essayé de vous présenter les choses calmement jusqu'ici, mais ça n'a pas l'air de fonctionner !

Le flic demeura cette fois imperturbable. Thomas poursuivit sur sa lancée :

— Je vais vous dire ce que je pense : je crois que vous n'avez pas la moindre envie de lever le petit doigt, que vous vous êtes fait une idée sur la disparition de ma femme et que vous ne cherchez qu'à vous débarrasser de moi et de cette enquête !

Asselin ne bronchait toujours pas. C'en était à croire qu'il avait guetté ce genre de réaction, cette sortie de Thomas. Peut-être y voyait-il un indice de sa non-implication dans la disparition d'Alice ? Thomas eut soudain l'impression de s'être fait manipuler. Tous ses cours de droit ne valaient pas grand-chose face à l'expérience de ce policier. Il avait sans doute sous-estimé ce flic et se rendit compte que sous des airs d'amateurisme, cette conversation s'était déroulée exactement comme Asselin l'avait voulu. Il menait la danse, c'était à présent une évidence. Thomas eut envie de lui dire qu'il avait compris le manège, qu'il n'était pas

dupe, mais se retint. Une petite voix lui disait que la connivence n'avait pas sa place dans ce face à face.

Asselin poursuivit, sans relever la saillie de Thomas :

— Je ne sais pas comment les choses se passent en France, mais ici, la très grande majorité des disparitions sont soit volontaires, soit le fait de proches. Maintenant, si ça peut vous rassurer, je n'essaie pas de m'acheter la paix, mais d'envisager toutes les hypothèses. Tout simplement. Mais vous savez quoi ? Je ne pense pas que vous soyez responsable de quoi que ce soit. À mon avis, votre conjointe a décidé de partir de son bord.

Thomas n'était qu'à moitié rassuré. Il venait de sortir de la liste des suspects, mais les paroles du flic n'auguraient rien de bon quant aux démarches de la police. Dans une ultime tentative d'éveiller la curiosité de l'enquêteur, il précisa :

— Et que faites-vous de ses affaires ?

En guise de réponse, Thomas dut se contenter d'un grommellement du flic.

— Allez-vous au moins effectuer des recherches, je ne sais pas, moi, vérifier dans les hôpitaux... Peut-être s'est-elle fait renverser par une voiture, a-t-elle été emmenée aux urgences, que sais-je ?

Hochement de tête affirmatif d'Asselin qui sembla soudain sortir de sa torpeur. Il se saisit du portefeuille d'Alice, qu'il entreprit d'examiner sans un mot. Il s'intéressa ensuite au téléphone et nota consciencieusement le mot de passe que Thomas lui communiqua.

Il termina en demandant à Thomas à quel numéro il pourrait le joindre et promit de faire tout ce qu'il y avait à faire, « *dans les meilleurs délais* ». Il n'y avait plus grand-chose à tirer de cet énergumène et Thomas sortit du commissariat encore plus inquiet qu'il n'y était entré. Il était à présent persuadé de devoir prendre les choses en

main lui-même et décida d'entamer dès à présent sa propre enquête, sans quoi l'attente et l'angoisse le rendraient fou.

4.

Les abords du commissariat central n'incitaient guère à la promenade : situés dans une zone industrielle, les lieux étaient dépourvus d'endroit où se poser pour réfléchir quelques instants. Après quelques pas, Thomas découvrit au loin sur sa droite, ce qui ressemblait à un grand parc et hésita quelques instants à s'y rendre. Alors que ses pieds ne parvenaient pas à décider quelle direction prendre, il finit par se convaincre, sans savoir pourquoi, qu'il serait préférable de se retrouver au milieu de la foule, comme si ces anonymes pourraient lui faire oublier l'intense impression de solitude qu'il ressentait. Peut-être même qu'au milieu des visages il reconnaîtrait celui d'Alice, au détour d'une rue ? Il savait la probabilité infime, mais se fit la réflexion qu'elle demeurait néanmoins supérieure à celle que ce flic antipathique s'investisse dans la disparition d'Alice. Il suivit donc le flot des voitures qui s'engouffraient dans une rue à quatre voies, bordée de commerces hétéroclites. La simple vue de leurs devantures ne laissait aucune ambiguïté quant au caractère populaire du quartier, pas plus que les rares piétons qui déambulaient sur les trottoirs. On distinguait, au fond, quelques immeubles de bureaux, dont certains arboraient fièrement des logos totalement inconnus de Thomas. Alors qu'il avançait, la foule se fit plus dense, plus diversifiée, et les commerces plus nombreux. Il passa devant ce qui ressemblait à un pub irlandais, avant de se trouver arrêté à une intersection particulièrement achalandée. D'un coup d'œil vers la droite, il découvrit une artère qui hébergeait de nombreux restaurants et son attention fut attirée par une boulangerie dont il reconnut

sans difficulté les odeurs familières. Située juste après une boutique miteuse, sa porte semblait ouverte dans le seul dessein d'attirer les clients en laissant échapper des odeurs de pain frais. En d'autres circonstances, il aurait poussé la curiosité à s'y engouffrer, mais préféra poursuivre jusqu'à un café situé une trentaine de mètres plus loin. Il ressentait le besoin de se poser, faire le point et réfléchir à ses prochaines démarches.

La clientèle de l'établissement était, dans sa très grande majorité, jeune et décontractée, paraissant aussi à l'aise ici que dans leur salon. Pas un seul costume-cravate à l'horizon : l'uniforme des clients semblait plus tenir du jean, tee-shirt, barbe et tatouages que de la tenue typique du jeune cadre dynamique. Après avoir commandé un *caffè latte* au comptoir, il s'installa à l'une des rares tables disponibles. La plupart des clients semblaient avoir fait de cet endroit leur bureau, y étalant qui ordinateurs portables qui carnets de notes ou de dessin. Typiquement le genre d'endroit nord-américain où les clients s'installent pour travailler une bonne partie de la journée, pensa Thomas. Tous partageaient un point commun : la totale indifférence qu'il leur inspirait. Qu'on était loin de ces cafés parisiens où il est impossible de rentrer sans se faire dévisager, mater, juger par la majorité des clients dont la chose semble la seule et unique préoccupation...

À la réflexion, se retrouver dans cet endroit bondé ou seul sur un banc dans le parc ne changeait rien à la solitude qu'il ressentait. Il enviait tous ces gens, absorbés par leur vie et se fit la réflexion que, même si certains étaient sans doute aux prises avec des problèmes – qui n'en a pas ? – il devait certainement détenir la palme...
« Je suis jeune marié et ma femme a disparu... Je ne sais même pas si c'est volontaire ou pas, je suis mort d'inquiétude, je n'ai aucun indice et la police ne semble pas décidée à lever le petit doigt pour m'aider... », telle

aurait été sa façon de se présenter si un voisin de table avait manifesté un quelconque intérêt à son égard. De toute évidence, il n'aurait pas besoin de prononcer une telle diatribe et s'en félicitait, même s'il aurait apprécié trouver une once de réconfort, ne serait-ce que dans le regard compatissant d'un inconnu.

Il avala d'une traite son café un peu trop doux et sortit de sa poche la feuille recensant les quatre connaissances d'Alice, ainsi que son téléphone. Thomas était partagé entre l'envie de passer immédiatement à l'action et la crainte diffuse que ses appels ne le mènent nulle part. Comme pour gagner un peu de temps avant de passer à l'acte, prolonger l'espoir, il relut les quatre noms qu'il y avait inscrits : Mélissa Pouliot, Andréanne Gagnon, Julie Toussaint et Martin Lessard. Après quelques instants, il prit une profonde inspiration et composa le numéro de la première, qui sonna dans le vide, avant d'échouer sur son répondeur. Une voix enjouée l'invitait à laisser un message, ce qu'il fit en balbutiant : « *Bonjour, je suis le mari d'Alice Rigaud, que vous avez connue lorsqu'elle étudiait... ici. Mon appel va vous paraître... bizarre, mais nous sommes, enfin... c'est compliqué... je suis à Québec et j'aimerais savoir si vous avez récemment eu des nouvelles d'Alice...* »

Alors qu'il s'apprêtait à raccrocher, il prit soin de laisser son numéro de téléphone ainsi que le nom de son hôtel. Par réflexe, il jeta un coup d'œil circulaire, persuadé cette fois que ses voisins n'avaient pas loupé une miette de son monologue, lequel n'avait pas suscité plus de réaction que son arrivée : personne n'avait levé le nez de ses occupations. Il s'en voulut d'avoir eu ce réflexe stupide, de se soucier d'un quelconque qu'entendra-t-on alors que sa femme avait disparu. Que pouvait bien valoir face à ça le jugement de parfaits inconnus,

alors même qu'il s'était surpris quelques secondes plus tôt à les imaginer en confidents de circonstance ? Rien.

Sans désespérer, il s'attaqua au second nom : Andréanne Gagnon. Curieux prénom s'il en était. Il eut plus de chance et fit vite face à un interrogatif « *Allo ?* », auquel il s'empressa d'apporter une explication, cette fois-ci sans trébucher. Il eut tout loisir de réfléchir aux mots qu'il venait de prononcer face au silence de la jeune femme, qui lui fit même suspecter que la communication ait été coupée :

— Vous êtes toujours là ?

—... Oui. Mais je ne comprends pas très bien comment je peux vous aider. Nous sommes restées en contact de façon irrégulière, Alice et moi, échangeant des banalités. Pour tout vous dire, je n'étais même pas au courant qu'elle s'était mariée, ni qu'elle projetait de venir ici. Alors, même si je suis désolée de ce qui vous arrive, je ne vois pas très bien en quoi je pourrais vous aider...

— Et bien, vous pourrez sûrement m'aider plus que vous ne le pensez : le fait est qu'Alice et moi, nous ne nous connaissons que depuis peu, très peu de temps. Je sais que ça paraît dingue dit comme ça, mais nous nous sommes mariés sur un coup de tête, après quatre mois...

Andréanne n'était pas méfiante pour un sou et sa voix s'attendrit de manière ostensible à la confession de ce coup de foudre :

— Ohhh, c'est dont ben *cute* ! Mais... alors pourquoi est-ce qu'elle a disparu comme ça ?

— Je n'en sais rien, justement. Peut-être qu'en me parlant d'elle, je comprendrais un peu plus ce qui a pu se passer. Je ne parviens pas à imaginer un enlèvement en pleine rue, au petit matin. De ce que j'ai compris, Québec n'est pas dangereux comme le Mexique ou le Brésil peuvent l'être...

— Ah non ça, c'est sûr ! C'est plutôt calme par ici ; les journaux font plutôt leurs gros titres avec des bris de canalisation, ah ah ! Vous êtes où, là ?

Thomas n'avait pas pris la peine de mémoriser l'enseigne du café, mais un regard derrière le comptoir suffit à lui donner la réponse :

— L'enseigne indique *Caffeinato*, ça vous dit quelque chose ?

— Ah oui, c'est à deux pas de mon bureau, sur Saint-Joseph Est. Normalement, je quitte le travail vers cinq heures, mais je vais voir ce que je peux faire pour vous rejoindre plus tôt. Vous ne bougez pas de là ?

À moins d'un appel de la police ou d'Alice, Thomas n'avait pas la moindre raison de s'en aller. Après un rapide coup d'œil à sa montre – il était près de seize heures, il confirma qu'il l'attendrait le temps qu'il faudrait.

Après avoir raccroché, quelque peu rasséréiné par la perspective de peut-être enfin commencer à y voir un peu plus clair, il entreprit de passer au troisième nom de la liste. Cette fois-ci, il n'obtint qu'un message préenregistré indiquant que le numéro n'était « *pas attribué* »... Julie Toussaint ne lui apprendrait donc rien. Il ne restait donc plus que le quatrième nom, dont il composa le numéro. S'il avait associé les noms aux images des profils Facebook, la voix de Martin Lessard lui rappela que le bonhomme avait sur ses photos la corpulence d'une armoire à glace, qu'il n'aurait de toute façon pas imaginé avec un timbre fluet. Sa réaction fut cependant identique à celle d'Andréanne Gagnon : il se montra stupéfait d'apprendre la disparition d'Alice et, se montra même plus pro actif que la jeune femme : il proposa à Thomas de le rencontrer, à son hôtel, en début de soirée. Il était prêt, selon ses propres termes à « *tout faire pour aider* » et ne douta pas un seul instant que ce